

L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Abonnement annuel : **8 francs** (Prix unique)

4^e ANNÉE. — 1899

SOMMAIRE

N° 6

PROGRÈS ET CIVILISATION.....	Daniel Metzger,
L'INCIDENT FLAMMARION (p. 131).....	J.-Camille Chaigneau.
CORRESPONDANCE (p. 140).....	
LIVRES ET REVUES (p. 141).	

Ce numéro ne s'étant pas trouvé prêt assez tôt pour paraître en Juillet, comme nous l'espérions, n'a pu éviter les conséquences d'une assez longue absence. — Le prochain numéro sera double.

PROGRÈS ET CIVILISATION

Le progrès est la loi de l'humanité. Cette pensée, grande et rassurante, se trouve dans tous nos discours, ainsi que dans la plupart de nos livres. Elle n'est pas seulement nôtre. Les savants matérialistes ne sont pas moins que nous affirmatifs à cet égard. Qu'est-ce, en effet, que l'évolution, qui fait le fond de leurs œuvres, sinon la marche lente et progressive des êtres et des choses vers un état incessamment supérieur ? La vie, à son origine, est si petite, si humble, si peu vivante qu'elle se distingue à peine de ce qui n'est pas elle. Mais les âges succèdent aux âges, les couches géologiques se superposent les unes aux autres, et à mesure que les assises de la terre se font plus stables et plus variées, la vie se diversifie, s'individualise, se perfectionne. D'espèce animale en espèce animale, elle s'élève jusqu'à l'homme.

Telle est la marche ascendante de la vie. Mais ce qui est vrai de l'être en général, ne le serait-il pas de chacun des genres, de chacune des espèces, de chacune des variétés, de chacun des individus qui constituent l'être total ou la totalité des êtres ? Il semble que l'un est la conséquence inévitable de l'autre. Comment concevoir le progrès dans l'ensemble sans une amélioration correspondante dans le particulier ? ou inversement, une amélioration individuelle sans répercussion sur la race ? Les deux progrès, solidaires l'un de l'autre, se conditionnent réciproquement.

Cette foi est donc celle de notre temps. Dans la ruine de tant de doctrines, supposées immuables, un nouveau dogme peu à peu s'est levé sur notre horizon, éclairant de son rayonnement divin nos destinées incertaines.

Et certes, l'humanité a besoin de croire en l'avenir. L'heure actuelle est.

sombre, les perspectives immédiates n'ont rien de plaisant. Sans doute, nous faisons sonner très haut notre civilisation et sommes glorieux de ce que nous avons fait. A ceux qui doutent, nous disons de regarder en arrière, de comparer hier à aujourd'hui, de revivre le passé pour mieux aimer le présent.

A certains égards, incontestablement, la situation des générations actuelles est grandement préférable à ce que nous connaissons de celles qui nous ont précédés. Ne soyons pas trop fiers, cependant, de l'œuvre accomplie. Si notre science est moins enfantine que celle des siècles antérieurs, que de ténèbres sur les questions les plus simples et les plus urgentes ! Si notre bienfaisance s'est élargie et multipliée, que de misères qui demeurent sans secours ni consolations ! Si nous avons plus de tolérance, un sens plus vrai de la liberté d'autrui, que de fanatisme encore et d'aveuglement haineux ! Si, entre peuples dits civilisés, les rapports sont devenus plus fréquents ; si nous sommes à peu près persuadés qu'un Anglais ou un Allemand sont des hommes au même titre qu'un Français, en disons-nous autant quand il s'agit de populations plus faibles ou plus arriérées ? Français, Allemands, Anglais, Belges ou Américains, ne redevenons-nous pas vis-à-vis d'elles de véritables barbares ne connaissant et ne pratiquant qu'un droit : celui de la force ? Allez aux Philippines : vous y trouverez un peuple qui, croyant à son émancipation prochaine, s'est joint dans une guerre meurtrière à ses soi-disant libérateurs. Et l'ancien oppresseur n'a pas plus tôt disparu que le vainqueur, oublieux de ses plus solennelles promesses, se déclare le maître et agit en tyran. Les Philippins n'ont plus qu'à reconnaître son autorité, et qu'à accepter sa domination. Leurs prétentions à l'indépendance ne sont qu'un leurre : ce qu'on leur demande, ce qu'on exige d'eux, c'est une soumission inconditionnelle.

Les Philippins, cependant, ont l'air de savoir ce qu'ils veulent, et de vouloir fermement ce qu'ils ont décidé. Ils n'ont pas combattu, ils n'ont pas versé leur sang, pour échanger une domination catholique contre un pouvoir protestant. L'indépendance leur est chère, et plutôt que d'y renoncer, ils reprendront contre les Etats-Unis la lutte qui leur a si bien réussi contre l'Espagne.

Mais quoi ? La non-soumission, c'est un crime de lèse-majesté américaine. Point de pitié pour les rebelles. Qu'on fusille, qu'on massacre, qu'on brûle ! Que les femmes et les enfants partagent le sort des hommes, tombant sous les balles, périssant dans les flammes, s'engloutissant dans les flots ! Au lieu d'une guerre franche et loyale, avec le respect de ses lois, c'est une chasse aux fauves, implacable et sans merci. Voici alors ce que les volontaires américains écrivent chez eux et ce que publient leurs journaux :

De A. A. Bornes, batterie G, 3^e d'artillerie, récit reproduit dans le *Standard* de Greensburg (Indiana) : « La ville de Titatia s'est rendue il y a quelques jours, et deux de nos compagnies l'occupent. La nuit dernière, on trouva le cadavre d'un de nos soldats, le ventre ouvert. Immédiatement, le général Wheaton

donna l'ordre de brûler la ville, et de tuer tout indigène quelconque qu'on apercevrait à portée de fusil; ce fut fait et bien fait. On tua environ mille hommes, femmes et enfants. Je crois bien que je m'endurcis, car je me sens tout joyeux quand je puis presser la détente de mon arme, avec une peau noire au bout du canon. »

De Fulding Lewis Poindexter, du 2^e régiment d'Oregon. (Dans l'*Oregonian*, de Portland, journal républicain et expansionniste) : « Le colonel Summers se trouvant au quartier-général du général Wheaton, on apporta la nouvelle — que la suite prouva être empreinte d'une grande exagération, — que deux compagnies du 22^e d'infanterie étaient tombées dans une embuscade et avaient été anéanties. Après une rapide délibération, il fut décidé de tuer ou de pousser dans la lac et d'y noyer tout indigène quelconque qu'on pourrait trouver dans le territoire en forme de croissant, long d'environ douze milles, qui s'étend de l'embouchure de la rivière Mateo à l'extrémité du lac. »

Du sergent Will A. Rule, de la compagnie H, des volontaires du Colorado: « Le carnage, dans le district de Tondo, a été quelque chose d'horrible. Figurez-vous, si vous le pouvez, quatre ou cinq cents personnes occupant cinq ou six pâtés de maisons, puis l'ordre d'évacuer donné aux femmes et aux enfants, enfin, le feu mis aux maisons, puis enfin, la fusillade accueillant de toute part tout nigger (nègre) cherchant à échapper aux flammes, et vous aurez quelque idée de ce qu'est la guerre aux Philippines. » (1)

Massacres de femmes et d'enfants, point de quartier aux vaincus, prisonniers fusillés, parce qu'on ne sait qu'en faire, le tir aux indigènes devenu un sport amusant: telle est cette guerre faite par un peuple prétendu civilisé à un autre que nous qualifions de sauvage ou de barbare.

Si, laissant les Etats-Unis et les Philippines, nous en venons à interroger les habitants de Madagascar, récemment conquis par notre chère France dont nous attendions des exemples plus humains, ils nous feront les mêmes récits navrants, ils nous raconteront les mêmes iniquités. Nous allons, nous aussi, civiliser des sauvages, émanciper des esclaves, porter parmi des peuplades arriérées les lumières et les bienfaits d'une société plus avancée.

Et voici ce que nous avons fait et ce que nous faisons: « La condition présente des indigènes qui n'appartiennent pas à la catégorie des gens aisés, est celle de véritables esclaves ou de condamnés aux travaux forcés. Ils ont tous été obligés, par l'autorité française, à contracter des engagements de travail soit pour l'Etat, soit chez les particuliers. Cette obligation a pour base un arrêté

(1) *Le Suisse*, Jeudi 25 mai.

du gouverneur en date du 27 Décembre 1896 et un second arrêté conforme du 28 Juin 1898 pour la province de Ténériffe. Il y faut joindre un autre arrêté, en date du 21 Octobre 1896, qui oblige tous les Malgaches de seize à soixante ans à des prestations d'une durée de cinquante jours (il aurait fallu dire: trente jours); ces prestations durent en fait, dans certains districts, jusqu'à soixante, cent, deux cents et peut-être trois cents jours par an. Les réquisitions pour porteurs les écrasent... Par ordre du général, l'autorité locale est obligée de fournir à tous les Français, colons, négociants, tous les prestataires qu'ils demandent pour aller chercher leurs colis ou marchandises à la côte, et travailler chez eux; établir des chemins de fer, des routes et exécuter divers autres travaux publics. Les indigènes ainsi requis ne peuvent plus vaquer à leurs affaires personnelles; ils sont décimés par des fièvres et souvent meurent à la tâche. Sur les milliers de Malgaches constamment transformés en bêtes de somme, tant pour le transport des approvisionnements militaires, la construction des routes et édifices publics que pour le service des négociants et colons, écrit un correspondant, dix pour cent et peut-être plus, meurent en route, sans compter ceux qui s'éteignent chez eux d'épuisement après le voyage...

« Les rizières sont en friches faute de bras et l'on va à la famine s'il n'y a pas d'arrêt. Si les rizières sont en friches, comme nous l'écrit notre correspondant, qu'on ne s'étonne pas que « certaines industries locales qui existaient sous l'ancien gouvernement malgache, aient disparu », ainsi qu'en fait foi le général Gallieni.

« Nous prétendons avoir supprimé l'esclavage à Madagascar. La vérité est que nous l'avons étendu à toute la population laborieuse, car cette obligation universelle de travail pour les particuliers n'est autre chose que la généralisation d'une nouvelle espèce d'esclavage.

« Elle est imposée aux indigènes, sous peine d'amende et de prison...

« On maltraite les indigènes, on les dépouille de leurs terres. Les populations, en un mot, sont réduites au désespoir. Il y a lieu de craindre que ces procédés ne fassent de nos nouveaux sujets des ennemis irréconciliables. » (1).

Qu'on lise encore l'extrait suivant d'une lettre adressée à ses parents par l'un des compagnons de Marchand: « Je ne me suis guère amusé avec ces deux cents porteurs que nous avons pris de force et qui cherchaient à s'échapper à la moindre occasion. On avait beau fusiller ou pendre ceux qu'on rattrapait, les autres essayaient quand même et quelqu'un réussissait tout le temps. Alors, les charges seraient restées en arrière si je n'avais pas eu la patience d'aller dans

(1) Cette lettre, dont nous ne donnons que de courts extraits, est adressée au Ministre des Colonies par le Comité de protection et de défense des indigènes, et signée: A. Isaac, sénateur; Le Hénaff, avocat à la Cour d'appel, professeur de législation à l'École supérieure de commerce de Paris; A. Giry, membre de l'Institut; Paul Viollet, membre de l'Institut; Abel Lefranc; Contre-Amiral Réveillère; L. Nouët, gouverneur honoraire des colonies.

les villages voisins, avec quatre ou cinq tirailleurs, pour ramasser les hommes ou les femmes qu'on y trouvait; on leur plaçait trente kilos sur la tête et je continuais la route avec toutes les charges; parfois tout le monde abandonnait le village: je mettais le feu à une ou deux cases; généralement, le moyen était bon, tout le monde revenait; on faisait attacher le chef, qui était obligé de donner des esclaves pour enlever les charges.

« D'autres fois, personne ne se présentait; nous faisons enlever tout ce qui était dans les cases ou les greniers, et nous le distribuons aux autres noirs du convoi, qui mouraient de faim. La nuit, on surveillait tout ce monde-là; mais ils s'enfuyaient tous à la fois et il était difficile de tuer tout le monde.

« Ce manège-là m'a bien fatigué et bien dégoûté. Vous ne devez pas trop vous étonner de ce que je viens de raconter: c'est la seule façon d'obtenir quelque chose de ces brutes. J'en souffrais au début; mais quand je les ai vus si dégoûtants, si sauvages, se disputer beaucoup de leurs camarades fusillés pour les manger, il m'arrivait d'avoir envie de faire faire des feux de salve dans le tas. »

Etendez les mêmes cruautés, les mêmes férocités barbares au Congo belge; songez que les Anglais ne traitent guère mieux les peuplades primitives contre lesquelles ils se heurtent dans leurs incessantes conquêtes; rappelez-vous ce qui s'est passé dans telle colonie allemande de l'Afrique, et la conclusion s'impose irrésistible: nous, les civilisés, nous sommes les meurtriers, les exterminateurs de ceux que nous pouvions et que nous devons élever.

Non seulement nous tuons les corps, nous abrutissons les âmes. Car, à ces grands enfants que sont les nègres, nous livrons sans mesure cette eau de feu qui les brûle et les anéantit moralement aussi bien que physiquement. Et dire que ces épouvantables crimes, que ces attentats horribles contre l'humanité ont pour but unique de procurer de rapides et scandaleux bénéfices à quelques particuliers! Nous, cependant, veules et sans énergie, perdus dans je ne sais quel rêve, nous assistons à ces choses d'un cœur tranquille. Elles ne soulèvent pas notre réprobation, ni ne provoquent point au sein des peuples quelque'un de ces mouvements de colère et de révolte généreuses qui, pareils à un ouragan, balayent en un moment les abus et les atrocités qui sont la honte de nos sociétés.

Si, quittant les contrées lointaines et les races dissemblables de la nôtre, nous jetons un rapide coup d'œil sur ce qui se passe tout proche de nous, parmi nous, que de sujets de tristesse et de douleur! Est-ce que là aussi les petits et les faibles ne tombent pas trop souvent victimes de ceux qui sont riches ou puissants? Est-ce que là aussi la justice n'est pas, en des cas trop nombreux, une odieuse parodie? Est-ce qu'on ne torture pas la loi pour lui faire dire le contraire de ce qu'elle a voulu? Est-ce que les haines de religion ne renaissent pas violentes et destructrices? Est-ce que les prédicateurs de discorde ne se multiplient pas, semant les germes dont la moisson lèvera plus

tard, demain peut-être? Est-ce que nous ne voyons pas des savants prêcher l'extermination des chétifs et nous présenter la pitié envers eux comme l'une des causes essentielles de la décadence des races? Ce n'est plus la simple lutte pour l'existence qu'ils réclament et qu'ils prônent. Il faudrait, à leur sens, reculant de quelque vingt ou vingt-cinq siècles, se débarrasser par la violence ou l'abandon de tous ceux qui sont mal venus.

Voici, d'autre part, la Finlande qu'on dépouille de ses libertés les plus précieuses. Les tzars qui ont successivement régné en Russie avaient juré tous, Nicolas II comme les autres, de respecter sa constitution. Mais circonvenu par des conseillers infidèles, induit en erreur peut-être sur la gravité de l'acte qu'on lui fait signer, le jeune souverain rompt son serment. Que lui importe la loyauté séculaire du peuple qu'il sacrifie! Ni la fidélité dont il a fait preuve dans le passé, ni les humbles requêtes de ses représentants officiels, ni les députations qu'on lui envoie, ni les pétitions recouvertes de milliers et de centaines de milliers de signatures, n'ont point eu de prise sur l'esprit de l'autocrate russe.

C'est qu'aussi, n'est-il pas vrai? une province libre dans une nation servie était une anomalie qui devait tôt ou tard disparaître. Et nous sommes impuissants; nous ne pouvons qu'assister avec une émotion poignante à cette agonie de tout un peuple. L'œuvre de ruine et de spoliation s'accomplit tranquillement sous les yeux complaisants de l'Europe. Comment en éprouverait-elle le frisson avant-coureur des grandes résolutions, quand elle a laissé, inerte, se perpétrer le massacre de plus de cent mille Arméniens?

Autre chose: Ce même tzar qui convoque à la Haye les puissances européennes pour traiter la question des armements et de leur diminution possible, poursuit de toutes ses rigueurs ceux de ses sujets, les dukobortzi, qui, ennemis de toutes les guerres, même des guerres défensives, refusent le service militaire pour obéir à leur conscience. Fidèles à leurs principes, on les persécute, on les emprisonne, on les exile, on les torture. Ils supportent tout, la mort elle-même, plutôt que de consentir à une violation de leur foi.

Quant à la Sibérie, cette immense geôle du peuple et des libertés russes, ce bagne où souffrent et périssent tant de milliers d'entre les meilleurs de ceux qui peuplent l'empire du tzar, elle ne sera plus, désormais, terre d'exil. On n'y expédiera plus les condamnés. Progrès? dites-vous. Hélas! la raison pour laquelle elle cesse d'être ce qu'elle a été si longtemps, c'est qu'elle est devenue plus habitable, que la vie y est moins dure. Les déportés y seraient trop heureux. On leur cherchera des terres moins favorisées du ciel.

Il y a dans ces faits et dans beaucoup d'autres du même ordre, les preuves

les plus manifestes de l'état d'anarchie morale et matérielle où nous vivons. Les doctrines de ténèbres et d'autres dites utilitaires accomplissent ensemble un travail qui, à moins d'une action énergique et prompt, nous mènera plus loin que nous ne voudrions.

Il n'y a donc pas lieu, non vraiment, de nous enorgueillir outre mesure de nos progrès ni de notre civilisation. Nous savons si peu aimer, si peu vouloir ce qui est juste, si peu nous dévouer pour les causes qui nous réclament, si peu sacrifier notre temps, nos aises ou nos intérêts à ceux qui souffrent, que parfois on en vient à se demander si nos cœurs ne seraient pas morts, si nous ne serions pas devenus incapables de vibrer encore aux appels désespérés de l'humanité qui agonise. Notre insensibilité ne s'est pas émue au massacre de quelques cent mille Arméniens; nous n'avons pas eu un mot de blâme pour le commandant Marchand et ses compagnons; les Américains nous hypnotisent si bien de leur supériorité, que nous voyons en beau leurs plus détestables forfaits. La conquête de Madagascar ni les horreurs dont elle s'accompagne ne diminuent en rien notre tranquillité d'âme. Qu'importent les Philippins qui meurent, les Malgaches réduits en esclavage, les noirs bâtonnés, pillés et massacrés, tous ceux qui tombent et qui succombent! Pourvu que notre bien-être n'en soit pas atteint, nous n'en demandons pas davantage.

Mais si nous sommes sans scrupules ni remords, la Justice, elle, ne s'accommode pas aussi aisément des spectacles qui nous sont donnés. Ses droits ne se prescrivent pas. Elle ne prend pas son parti de l'iniquité. Dès lors que les hommes sont tous frères et qu'il y a une solidarité du bien, comme il y a une solidarité du mal, le devoir actuel est, incontestablement, de parler, de parler haut et ferme, de mettre au jour, fût-ce au plus grand scandale de quelques-uns, ce qui se fait de toute part contre l'humanité et contre le droit. Osons dire et redire les crimes, frapper et frapper encore à la porte des consciences. Le pire état moral et le plus dangereux, c'est la fausse paix, la persuasion où nous sommes que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Plusieurs années durant, nous avons vécu dans cette paix, relativement à l'affaire Dreyfus. Puis, des doutes sont venus à quelques hommes qui, ne voulant pas être complices, ont commencé d'élever la parole en faveur de l'innocent. Des torrents d'injures, les plus viles calomnies, des mensonges et des menaces leur ont répondu. Mais ils ont persisté, leur voix a peu à peu pris plus d'ampleur. Mieux entendue, elle a été écoutée avec plus de soin. Des personnes de bonne volonté, toujours plus nombreuses, se sont jointes à eux. La vague, grossissant d'instant en instant, a heurté plus fort contre le roc solide des consciences endormies. Un mouvement s'est créé, augmentant et s'étendant sans cesse, jusqu'à emporter d'un élan irrésistible les bastilles les plus fortement assises. Justice fut à la fin rendue (1).

(1) Voir le post-scriptum.

Or, ce qui a si bien réussi dans un cas particulier, cette lutte de tous les jours en faveur du droit et de la vérité, il s'agit de la reprendre et de la poursuivre avec une persévérance égale dans tous les domaines où elle est nécessaire. Que partout et en tout temps, envers et contre tous, les petits, les faibles, les opprimés, trouvent en nous, et dans nos revues, des défenseurs jamais lassés. La victoire ne saurait être l'œuvre ni d'un jour ni d'un pays. Bien des générations passeront, bien d'autres prendront leur place avant que l'homme comprenne et pratique le droit universel. Mais ce lendemain, dont nous ne verrons pas luire l'aurore, il nous appartient de le préparer et de le hâter. Or, il n'est pas de meilleur moyen d'approcher du but que d'être les sentinelles attentives et vigilantes, rappelant sans cesse aux autres et nous rappelant à nous-mêmes, en face de ce qui est ce qui doit être. Le combat pour le bien et le vrai dans le présent, c'est le triomphe assuré du bien et du vrai dans l'avenir. C'est avec cet idéal au cœur et dans l'esprit, que se réaliseront enfin au profit de tous ce progrès et cette civilisation qui ne sont aujourd'hui que le lot de quelques-uns.

DANIEL METZGER.

P.-S. — Il se trouve qu'en ces pages, écrites dès les premiers jours de Juillet, j'ai trop présumé de la justice des hommes. Il semblait qu'après l'enquête de la Cour de Cassation sur le cas de Dreyfus, la question était définitivement jugée pour tous les hommes de bon sens et de franche loyauté. L'œuvre du nouveau conseil de guerre, tant l'innocence du martyr de l'Île du Diable était évidente, ne devait être que de pure forme. Il s'agissait tout simplement de reconnaître officiellement l'erreur commise en 1894. Hélas ! Nous étions loin de compte. Nous n'avions pas prévu des généraux, déjà coupables de mensonges, de faux, de forfaiture, venant exiger de leurs subalternes une condamnation qui est la négation la plus effrontée de tout droit et de toute loi. Sans doute, nous étions prévenus. Des scandales inouïs nous avaient initiés à des mœurs effroyables. Malgré tout, cependant, nous aurions cru faire le plus sanglant des outrages à ces anciens ministres de la guerre, à cet ex-chef de l'Etat-Major général de l'armée française, à ces généraux, à ces officiers supérieurs et subalternes en les supposant capables de toutes les manœuvres louches et criminelles dont ils nous ont donné le déplorable spectacle.

Ce qui paraissait plus incroyable encore, c'était la possibilité de juges se laissant influencer par de pareils misérables qui, tous, venaient plus ou moins sauver leur mise. Comment pouvaient-ils avoir assez peu le souci du bon renom et de l'honneur de la France pour prononcer une condamnation qui est un véritable défi à la raison ? Comment ne comprenaient-ils pas que, pour des intérêts aléatoires, ils allaient livrer leur nom à l'exécration des siècles futurs ? On ne se déshonore pas ainsi de gaieté de cœur. Mais l'impossible s'est réalisé. J'ai

péché par excès d'optimisme. Je voulais croire la nature humaine meilleure qu'elle n'est. Je confesse mon erreur; je le fais sans regret ni honte. Seul, un sentiment douloureux m'étreint le cœur en songeant à ceux qui viennent de rendre notre chère France un objet de mépris et d'indignation pour le monde entier. La belle affaire, vraiment, de mettre sa gloire et son orgueil à maintenir un jugement qui est une des grandes iniquités de ce siècle.

Ce qui nous console dans ces défaillances de la conscience, ce sont les deux juges, deux héros, qui, envers et contre tous, ont proclamé la vérité, en se prononçant pour l'innocence. J'ignore leurs noms, mais ils seront connus. Quels qu'ils soient, ils sont dignes de marcher de pair avec les Picquart, les Frey-tetter, les Hartmann, les Bruyère, les Forzinetti, les de Fonds-Lamothe, et d'autres.

En attendant, une conclusion s'impose, qui intéresse tous les hommes de cœur. Je voudrais surtout qu'elle attirât l'attention des spirites. Car, hélas ! dans l'ensemble, nous nous sommes montrés bien peu fidèles à notre programme en toute cette lamentable affaire. Nous avons beaucoup à nous faire pardonner. Essayons de faire mieux à l'avenir.

La barbarie renaît; la loi est foulée aux pieds; l'esprit de réaction prend chaque jour de nouvelles forces; le fanatisme éclate en cris de mort. Nos libertés les plus chères et les plus précieuses sont menacées par une coterie militaire appuyée sur le cléricisme. La guerre civile est à nos portes, et elle serait, à bref délai, la guerre étrangère. Dans une situation si grave, notre devoir est clair et précis. Le temps n'est plus de s'isoler en sa tour d'ivoire, regardant venir. Il ne s'agit plus, pour le moment, d'aligner de belles phrases sur la supériorité morale et scientifique du spiritisme. Assez longtemps, nous avons plané dans les nuages, perdant un peu trop de vue l'humanité qui souffre et qui meurt à nos pieds. L'heure est grave. Sachons enfin, nous réveillant d'un trop long sommeil, faire effort vers l'action. Des hommes se sont trouvés qui ont pris en main la défense des grands principes proclamés par nos pères et maintenus au prix de leur sang. Leur courage n'a pas faibli dans la lutte homérique qu'ils ont soutenue contre les auteurs de tyrannie. Mais ils sont le petit nombre. Abandonnés à eux-mêmes, ils finiront par succomber à une tâche surhumaine.

Joignons nos efforts aux leurs. Qu'ils se sentent encouragés et appuyés. Faisons avec eux, autour de nous, une large et féconde propagande en faveur de la vérité et de la liberté. Sinon, prenons garde. A désertir les problèmes humains actuels, nous risquons de rendre possible le triomphe de l'esprit de réaction, de voir une fois de plus notre chère France râlant sous cette double oppression qu'on appelle l'alliance du sabre et du goupillon. Voulons-nous être complices de cette œuvre de ruine et de mort ? Voulons-nous, par notre coupable abstention, contribuer à la défaite de tout ce qui nous est cher ? Nous est-il indifférent que nous reculions de trois ou quatre siècles, jusqu'aux jours sombres

de la Ligue? Nous plaît-il de voir les pavés de nos villes teints du sang de nos frères? Si oui, je n'ai plus rien à dire, si ce n'est ceci: Cessons de parler de liberté et de vérité. Ne vantons plus le spiritisme ni sa doctrine. Nous sommes indignes de ses hauts enseignements comme des glorieuses espérances que nous lui devons.

DANIEL METZGER.

16 Septembre 1899.

N. D. L. R. — Depuis ce post-scriptum de notre ami Daniel Metzger, un nouveau fait s'est produit: Dreyfus a été matériellement libéré par la grâce présidentielle.

Certes, pour le martyr et pour sa famille si dévouée, nous nous réjouissons de la liberté rendue, de l'espace qui s'ouvre, des étreintes retrouvées. Mais hélas! notre conscience est toujours aussi angoissée: comme fils de cette France qui fut le berceau de la Révolution, comme enfants de cette Humanité qui cherche sa réalisation consciente, nous souffrons dans notre culte de la justice et de la vérité.

Pourtant, la prétendue solution qui heurte notre droiture dégage un autre résultat encore que la fin d'un supplice: en supprimant la question des souffrances corporelles, elle spiritualise la cause de Dreyfus, elle l'élève d'un bond vers les plus purs sommets de l'idéal humain. Il ne s'agit plus, si peu que ce soit, de rendre aux jouissances de la vie un personnage que l'on put croire capable d'être l'homme des trente deniers; il s'agit maintenant, but essentiellement immatériel, de faire resplendir dans la lumière qui a été faite, et qui lui est due, la conscience d'un innocent. Dorénavant, la cause monte et s'élargit dans une sorte d'impersonnalité; en la souffrance morale de Dreyfus communnient tous ceux qui proclament son innocence, et c'est notre commune réhabilitation que nous poursuivons en la sienne.

Un fait aussi s'est révélé, un fait immense, que le revenant de l'Île du Diable a payé des dernières tortures de sa captivité, sur la sellette infamante du tribunal de Rennes. Là toutes les fibres de l'univers étaient tendues vers lui, et quelque chose s'ébauchait, que j'appellerai la *conscience mondiale*. — Outrage à la France, a-t-on dit; de quoi se mêlent ces étrangers? — Hommage à la France, serait-il plus juste de dire, puisque la crise de notre conscience peut si profondément émouvoir la conscience de tous les peuples, puisque le danger de recul contre lequel nous nous débattons arracha des cris d'angoisse à tous ceux qui aiment en nous les fils de la Révolution française. Et qu'importe si parmi l'explosion des sincérités s'éleva quelque clameur intéressée? Qu'importe aussi si l'on oublia l'histoire de la paille et de la poutre? Le fait essentiel, c'est une plus grande expansion, c'est le débordement sentimental des peuples les

uns sur les autres, c'est une sorte d'internationalisation de la conscience. C'est là un pas immense vers la solidarité humaine, vers l'avènement de l'Humanité. Tout homme de progrès s'en réjouira. Réacteur qui s'en offense.

Et c'est de tout cela que grandit la force irrésistible de la vérité, — cette force qui a suscité et qui submerge déjà une grâce qui serait absurde si elle n'apparaissait comme l'avant-courrière de la justice. Et, sur ce point, nous ne pouvons mieux faire que de rappeler, en terminant, les nobles paroles de Dreyfus : « Je n'ai pas demandé la grâce, mais je l'accepte comme un allègement « à ma douleur et à celle de ma femme, car nous avons bien besoin d'un peu de « répit. — Mais cette grâce n'enlève rien à mes résolutions de poursuivre ma « réhabilitation. Je ne connais pas l'injure ni la menace, mais je ne connais « pas non plus la faiblesse. Je parle de la faiblesse morale... Ne faut-il pas « que l'âme domine le corps ? »

L'INCIDENT FLAMMARION

Est-il encore temps de dire un mot sur l'« incident Flammarion » ?

Nous avons noté quelques observations à ce propos dès le moment où il se produisit. Diverses circonstances en ont retardé l'emploi. Nous croyons bon néanmoins de les coordonner, en évitant, autant que possible, de répéter ce que d'autres ont déjà dit. D'ailleurs, ce nous sera une occasion d'énoncer exactement et de développer sans lacune notre manière de voir à ce sujet. Un de nos plus brillants confrères de la presse quotidienne a bien voulu se faire déjà notre interprète auprès du grand public (1); mais l'espace, relativement mesuré, dont il disposait, ne lui a permis qu'une approximation bienveillante, et dont nous le remercions d'ailleurs très cordialement. Nous allons essayer de compléter et de préciser, pour notre petit public, notre appréciation d'un incident, fort exagéré, nous semble-t-il, par les répercussions de la presse.

* * *

S'il faut en croire les premiers échos — ceux de *l'Eclair* et de *La Libre Parole*, le spiritisme serait bien malade, le spiritisme serait frappé à mort. — « Un coup inattendu ! » s'écria, non sans quelque joie, M. Georges Montorgueil. — « La débâcle du spiritisme ! » clama victorieusement M. Gaston Méry.

Mais les condamnés de ces deux justiciers sont appelés à sortir tôt ou tard du tombeau, par la puissance de la vérité.

(1) Voir *L'Indépendance Belge* du 22 Juillet (*Chez les Spirites*, par Osloz), et divers autres journaux.

On sait de quoi il s'agit. M. Camille Flammarion ayant publié dans les *Annales politiques et littéraires* une série d'articles, sous ce titre : *Les Problèmes psychiques et l'inconnu*, notre ami Bouvéry crut voir le spiritisme compromis gravement par certaines énonciations et jeta un cri d'alarme dans *La Paix Universelle*. Alarme excessive, à notre avis. Cri sincère et dévoué certes, auquel (notre ami nous permettra cette entière franchise) nous aurions pourtant préféré une bonne et immédiate riposte, d'estoc et de taille (documents et logique), ainsi qu'il était urgent, péril étant dénoncé. Faute de quoi, dame ! l'adversaire néantiste a fait écho au cri d'alarme, transposé par lui en cri d'allégresse ; et, renchérissant encore, l'adversaire clérical l'a répercuté en clameur de triomphe.

D'après M. Gaston Méry, « les journaux spirites sont fous de rage ». Il n'y a vraiment pas de quoi, et M. Gaston Méry prend ses désirs pour des réalités. Pourquoi s'irriter d'un incident qui jette un nouvel éclat sur le problème ? Si la manifestation des désincarnés est un fait réel, tous les assauts que ce fait peut subir ne sauraient qu'assurer plus de force et d'ampleur à sa reconnaissance définitive. D'autre part, M. Gaston Méry, rédacteur à la *Libre Parole*, aura au moins rendu un service au spiritisme : celui d'édifier pleinement quelques braves camarades qui, malgré tous les symptômes concourant déjà à une suffisante évidence, n'en persistaient pas moins à voir en M. Gaston Méry, directeur de *L'Echo du Merveilleux*, une sorte de demi-allié. Par exemple, ils auront certainement dégusté comme il convient ce début d'article, dont la mince couche de sucre ne saurait atténuer la vraie saveur :

« Les Spirites sont, en majorité, des gens d'une parfaite bonne foi. Il ne faut donc parler d'eux qu'avec des égards.

« Il n'en est pas de même de leurs croyances. Ces croyances doivent être, à mon sens, combattues sans relâche, et avec véhémence, car elles sont tenaces et vivaces. Comme certaines mauvaises herbes qui repoussent sans cesse, il faut s'y prendre à plusieurs fois pour les extirper des âmes où elles ont pris racine... »

Nous aurons peut-être occasion de revenir sur la suite de ce document. Pour le moment, arrivons au fait, c'est-à-dire aux articles de M. Camille Flammarion. L'éminent astronome, qui a vivifié la science des mondes, et dont nul n'admire plus que nous l'œuvre immense qui se confond avec son nom, voudra bien excuser notre entière franchise.

Nous n'envisagerons, bien entendu, que les éléments relatifs à l'incident soulevé. Et, comme celui-ci a fait le tour de la presse, inutile de le résumer avant de l'examiner.

En substance, il y a deux questions :

Une particulière : la question Flammarion-Galilée ;

Une générale, qui peut se formuler ainsi : Y a-t-il — dans l'ensemble des faits de médiumnité, et particulièrement dans ceux que cite M. Camille Flammarion (et quoi que M. Flammarion puisse en penser) — autre chose que l'extériorisation du médium lui-même ?

Relativement à la première question, on ne peut rien émettre qui soit de nature positive ; on ne peut que s'en tenir à des probabilités.

Les pages que M. Camille Flammarion signa Galilée sont vraisemblablement dues à la médiumnité dite « intuitive » ; c'est-à-dire que tous les éléments qui les composent ont passé par la conscience du médium.

Cette médiumnité n'offre aucun caractère scientifique, car elle ne donne aucune prise à une stricte analyse, à plus forte raison à un discernement d'identité. L'influence extérieure y est tellement mélangée et fondue avec la propre mentalité du médium, qu'il est difficile de faire la part de celui-ci et de ce qui n'est pas lui. Cette médiumnité (que beaucoup d'écrivains possèdent d'ailleurs inconsciemment) est capable de produire des dissertations très intéressantes ; mais il ne faut pas lui demander un appoint pour l'établissement d'une science immortaliste sur une base positive.

Vu le caractère mal défini et trop incertain de cette médiumnité, on comprend donc que M. Camille Flammarion ait pu jadis, de très bonne foi, croire qu'il écrivait sous une influence étrangère, — et, d'autre part, qu'il se figure maintenant, avec non moins de bonne foi, mais à distance, avoir alors écrit seul. Ma conviction personnelle est que l'origine de ces pages fut mixte, comme il arrive, pour ainsi dire toujours, à des degrés divers, dans l'écriture intuitive ; ce qui expliquerait, à la fois, le souffle dont elles portent la trace, et l'absence de données étrangères aux connaissances du médium. D'autant plus que, à part les travaux d'astronomie pure, mathématique, les ouvrages de M. Flammarion paraissent tous empreints de médiumnité intuitive. M. Flammarion, surtout à cette époque-là, devait être, en quelque sorte, médium à l'état permanent ; et, qu'il apportât sa contribution, en cette qualité, à la table des séances d'Allan Kardec, ou qu'il écrivit, sans se préoccuper de la question de médiumnité, certains passages de *La Pluralité des Mondes habités*, ou ensuite *Lumen*, *Uranic*, etc. ; ce devait être à peu près le même genre de travail : une collaboration. — Donc, comment distinguer les notions qui lui étaient familières de celles qui lui venaient aux heures où il déclarait écrire comme médium ?

Mais c'est là insister plus qu'il n'y a lieu sur un fait qui est, au fond, sans importance ; puisque aujourd'hui — sans préjudice de l'honneur rendu aux ouvrages de la première heure — on s'attache de toutes parts à reprendre en sous-œuvre l'édifice de la jeune science survitaliste, en ne faisant intervenir

que des médiumnités bien caractérisées donnant prise au discernement critique et à la méthode positive.

Cela dit, arrivons à la seconde question, — beaucoup plus importante (car elle n'est pas tributaire des impressions fluctuantes d'un médium dont la médiumnité ne fut jamais nettement définie).

M. Flammarion, sans fermer tout à fait la porte à l'hypothèse de la manifestation des humains désincarnés, prétend que tous les phénomènes de médiumnité, et particulièrement ceux qu'il cite, sont explicables sans intervention d'esprits.

A. — Il le prétend, d'une manière générale, quant à l'ensemble des phénomènes.

B. — Il le prétend, en particulier, au sujet de certains faits de typtologie qu'il observa lui-même, il y a de nombreuses années.

C. — Il le prétend, en particulier également, à propos de diverses manifestations obtenues par des personnalités illustres ou simplement d'une valeur mentale et morale incontestable.

Jetons un coup d'œil, aussi brièvement que possible, sur ces trois catégories.

A. — Il y a lieu d'opposer à l'opinion (actuelle) de M. Flammarion sur l'ensemble des phénomènes, à l'opinion (actuelle) de M. Flammarion, qui depuis longtemps ne s'occupe plus des faits spirites que d'une manière accidentelle, — l'opinion d'hommes de science qui se sont assidûment voués à ces recherches, qui y ont toujours apporté une méthode beaucoup plus rigoureuse que M. Flammarion (du moins à l'époque où il se disait le médium de Galilée sans en établir quelque preuve pour la solidité de sa propre conviction), et je citerai seulement, entre beaucoup d'autres, le grand naturaliste anglais Alfred-Russell Wallace (l'émule de Darwin), et Alexandre Aksakof, qui a consacré sa vie à ces études, qui a écrit sur tous ces phénomènes l'ouvrage le plus remarquable comme esprit critique: *Animisme et Spiritisme*.

Trop alarmiste, notre ami Bouvéry a dit: « Rappelons que Aksakof lui-même a des doutes sur la possibilité d'être certain de l'identité d'un esprit. » Il paraît oublier qu'une importante partie du volume *Animisme et Spiritisme* est consacré aux différentes preuves d'identité, méthodiquement classées. Il ressort de ces longues pages que Aksakof est moralement convaincu de la valeur de ces preuves diverses. Seulement Aksakof, qui est le scrupule même,

conclut de cet examen que la preuve de la manifestation des défunts est rigoureusement faite, mais que l'identité du manifestant ne saurait être démontrée d'une manière *absolue*. Pour qui a lu Aksakof avec attention, il faut entendre par là que les faits étudiés par lui établissent, quant à l'identité, une probabilité qui équivaut moralement à une certitude, mais qui n'est pas une certitude mathématique comme le théorème des trois angles d'un triangle ou comme celui du carré de l'hypoténuse.

Mais M. Flammarion lui-même (dans *Les Annales* du 26 Mars, article sur *Le hasard et la théorie de la coïncidence fortuite*), en établissant la valeur que peut atteindre une certitude morale, vient étayer implicitement la puissance des certitudes morales d'Aksakof quant à l'identité.

« Ainsi, dit-il, nous ne sommes jamais guidés par la certitude mathématique. C'est toujours, même dans les cas les plus certains, la certitude morale qui nous guide. Elle nous suffit, et nous ne demandons pas plus pour agir. Même le savant qui fait des expériences matérielles d'apparence irréprochable doit se rendre compte qu'il n'y a pas, pour lui, de certitude mathématique ; car des inconnues innombrables viennent ôter ce caractère d'absolue certitude que peuvent seules donner les mathématiques... »

En développant cette idée, M. Flammarion cite, un peu plus loin, les lignes suivantes de M. Ch. Richet :

« Pour ma part, je regarde comme impossible cette immense illusion, se prolongeant sans quelque parcelle de vérité. On n'a pas le droit d'exiger, pour les phénomènes psychiques, une probabilité plus forte que pour les autres sciences, et, avec des probabilités au-dessous d'un millième, on aura une démonstration suffisamment rigoureuse... »

Si de telles considérations sont admissibles quand il s'agit d'établir la réalité de la télépathie, pourquoi ne le seraient-elles pas quand le même degré de probabilité se manifeste quant à l'identité des esprits ?

Que l'on veuille bien lire, en se pénétrant des dites considérations, les pages que Aksakof consacre aux faits d'identité, et dont nous nous permettons de reproduire un spécimen pour sortir des généralités :

*« Identité de la personnalité d'un défunt constatée
par des communications dans sa langue maternelle,
inconnue du médium. »*

« J'ai déjà dit au paragraphe 6 du chapitre III, spécialement consacré aux phénomènes de ce genre, que je les considère comme une preuve absolue d'une action extra-médiunmique, et j'en ai donné les motifs. Il est parfaitement clair que cette action extramédiunmique ne peut être qu'une action appartenant à un être humain, vivant ou mort. Dans le chapitre sur l'Animisme, j'ai cité

l'exemple d'une mère mourante, en Allemagne, parlant allemand avec sa fille, en Amérique, par un médium américain ne connaissant pas l'allemand. Si cette même mère s'était manifestée à sa fille par la même voie et d'une façon tout aussi convaincante *après sa mort*, en lui parlant, comme de son vivant, avec des détails et des particularités que sa fille seule pouvait connaître, il y aurait les mêmes raisons suffisantes pour reconnaître sa personnalité.

« Il y a dans le paragraphe mentionné plusieurs cas qui présentent ces mêmes « raisons suffisantes », et, parmi eux, la première place revient au fait rapporté par le juge Edmonds et observé par lui-même sur sa fille Laure, qui parla grec avec un grec, M. Evangelidès. L'interlocuteur invisible, parlant par Miss Edmonds, dit à M. Evangelidès tant de choses, que celui-ci « reconnut un ami intime, mort quelques années auparavant, en Grèce, et qui n'était autre que le frère du patriote grec Marco Bozzaris. » Ces conversations se répétèrent plusieurs fois pendant des heures entières, et M. Evangelidès interrogea scrupuleusement son interlocuteur au sujet de différentes questions de famille et d'affaires politiques. Mais ce qui prête à ce cas une double valeur, c'est que « ce même interlocuteur annonça à M. Evangelidès, à leur première entrevue, la mort d'un de ses fils, qu'il avait laissé vivant et bien portant à son départ de Grèce pour l'Amérique. » Je ne trouve aucun moyen raisonnable d'expliquer ce phénomène autrement que par l'hypothèse spiritique; la clairvoyance n'expliquera pas l'emploi du grec, et le grec n'expliquera pas la clairvoyance; quant à l'hypothèse animique (action extra-corporelle de l'homme vivant), elle devient ici une absurdité.

« Nous avons parlé d'un cas semblable dans le paragraphe 8 du chapitre III: M^{me} X..., de Paisley, en Ecosse, annonça sa mort en dialecte écossais, par la bouche de Miss Scongall, qui ne connaissait pas ce dialecte. Son petit-fils, auquel elle s'adressa, lui posa aussi un grand nombre de questions pour s'assurer de sa personnalité, et les réponses, toujours faites dans le même dialecte, furent parfaitement satisfaisantes. » — (*Extrait de ANIMISME ET SPIRITISME, par Alexandre Aksakof*). (1).

B.— M. Flammarion écrit dans le numéro des *Annales* du 7 Mai:

« A la même époque (1861-1864), j'ai pris part à des expériences assez curieuses, à des dictées de la table, par *coups frappés*... » — Suivent quelques citations. La place nous manque pour les reproduire; mentionnons pourtant ce fragment:

« Suon imrap enger en edrocsid ed tirpsol siamaj ouq. »

(1) Librairie des Sciences psychiques, 12, rue Saint-Jacques.

Ce qui donne, en lisant à rebours : « Que jamais l'esprit de discorde ne règne parmi nous. »

A moins d'une supercherie (et d'après M. Flammarion, il ne semble pas que ce soit le cas), il me paraît absolument impossible que l'extériorisation du médium ou des assistants ait pu produire ainsi une phrase intelligente, tandis que chacun voyait se dérouler les lettres sans y rien comprendre. Un tel fait témoigne d'une préparation très caractérisée, d'un effort de combinaison très voulu ; et, à part la mystification (écartée ici par M. Flammarion), je me demande comment on peut, en la circonstance, se dispenser de faire intervenir une intelligence indépendante du médium et des assistants, qui tous se trouvaient dans leur état ordinaire de conscience.

Après avoir cité diverses dictées par coups frappés, en terminant par les phrases à rebours et par celles où les lettres doivent être prises de deux en deux (ces dernières formant un quatrain), M. Flammarion ajoute :

« C'est assez innocent, assurément, et sans prétention poétique. Mais on conviendra que ce mode de dictée est d'une difficulté assez serrée.

« L'autosuggestion est extrêmement fréquente dans ces expériences... »

L'autosuggestion est-elle simplement fréquente, ou se rencontre-t-elle toujours dans ces expériences ? La phrase ci-dessus ne formule que l'idée de « fréquence » ; mais les développements qui suivent semblent dire « toujours ».

S'il y a malentendu, ainsi que protesta M. Flammarion depuis l'incident, n'a-t-il pas quelque lieu de s'en prendre à son imprécision ?

Autosuggestion ? C'est vite dit ; mais on voudrait en voir le fonctionnement avec quelque netteté. Ainsi, dans le cas de la « difficulté assez serrée » mentionnée ci-dessus, on aimerait bien pouvoir comprendre comment l'autosuggestion (même avec un appoint de « transformation de forces ») a réussi à vaincre la dite difficulté.

L'argument tiré de la sympathie entre les résultats de la médiumnité et les idées de l'assistance a été réfuté depuis longtemps. Les réunions spirites sont des faits d'affinité, au moins autant pour les désincarnés que pour les incarnés ; et l'harmonie entre les uns et les autres est une des conditions les plus favorables pour les manifestations. Quoi donc, par exemple, d'étonnant, quand des phalanstériens se réunissent entre eux dans l'intimité, qu'ils attirent des phalanstériens défunts, plutôt que des indifférents ou des adversaires ? C'est le contraire qui me paraîtrait étonnant. — Mais, en outre, il faut ajouter bien vite que la forme absolue sous laquelle se présente l'objection rééditée par M. Flammarion *n'est pas exacte*. On constate souvent, dans les séances, des manifestations étrangères aux préoccupations du milieu, ou des manifestations hostiles, parfois des plus caractérisées.

C'est un fait que M. Flammarion pourrait sans doute vérifier facilement, en se reportant à ses expériences d'autrefois.

D'ailleurs, voici ce qu'il écrivait lui-même, en 1863, dans la préface d'un recueil de manifestations portant pour titre: *Les Habitants de l'autre monde* (2^e série):

« Nous nous sommes encore ici principalement appliqués à établir l'identité
« des esprits, toutes les fois que nous l'avons pu, car c'est là le côté faible de
« notre jeune science. Il faut en convenir sans chercher à le pallier sous des
« raisons plus ou moins spécieuses. Nous nous sommes attachés aussi au genre
« de communication qui exclut toute participation sensible ou occulte de la volonté
« humaine, aux dictées par coups frappés, devant lesquelles on a vu tomber successi-
« vement toutes les hypothèses plus ou moins savantes par lesquelles certains érudits
« avaient essayé de les expliquer. »

En relisant ce texte, et particulièrement le passage que nous avons souligné, nous nous sommes demandé: Y a-t-il lieu d'opposer à l'opinion actuelle de M. Flammarion sur les faits de typtologie qu'il a observés il y a longtemps — l'opinion ancienne de M. Flammarion sur les dits faits qu'il venait alors d'observer récemment?

Il faut l'avouer, nous inclinons vers l'affirmative, lorsque nous avons trouvé dans la *Revue des Revues* du 15 Juillet dernier, cette déclaration de M. Flammarion:

« Je n'ai pas à rétracter un seul mot de tout ce que j'ai écrit. »

Nous ne pouvons donc que supplier M. Flammarion d'avoir un peu pitié du manque de souplesse de nos intelligences, lorsqu'il publiera l'édition complète du travail paru en partie dans les *Annales*.

C. — Nous arrivons aux faits observés par des personnalités notables, autres que M. Flammarion, et commentés par celui-ci.

Nous n'en retiendrons ici, pour nous y arrêter un instant, que les expériences de Victor Hugo et celles de M. Jaubert.

« J'ai, sous les yeux, écrit M. Flammarion, des fables charmantes publiées
« par M. Jaubert, président du Tribunal civil de Carcassonne, de délicates
« poésies obtenues à la planchette par M. P.-F. Mathieu, des ouvrages
« d'histoire et de philosophie, conduisant, les uns et les autres, à conclure que
« ces médiums ont écrit sous leur propre influence, ou, tout au moins, ne prou-
« vant pas scientifiquement l'existence d'une cause extérieure. »

Les productions typtologiques, que publia M. T. Jaubert, vice-président du Tribunal civil de Carcassonne, sous le titre de « *Fables et Poésies, par un Esprit frappeur* » sont en effet, pour la plupart, réellement remarquables; et combien M. Jaubert aurait été modeste d'en décliner le mérite; mais peut-être, en bonne conscience, ne pouvait-il faire autrement. Tout au moins, à côté de l'appré-

ciation de M. Flammarion, étranger au phénomène, convient-il d'entendre le témoignage de M. Jaubert lui-même.

Voici quelques extraits d'une lettre écrite par lui, vers l'époque où fut publié le recueil de « Fables et Poésies » (en 1862) :

« La rotation des tables me trouva d'autant plus incrédule qu'elle heurtait
« mes idées de philosophe rationaliste. Cependant, je fus témoin de quelques
« faits extraordinaires, émanés de M^{lle} Polère, de M. Pistre. Je suis naturel-
« lement chercheur, curieux comme un ancien juge d'instruction, et j'expéri-
« mental sur moi-même. Cette date remonte à 6 ou 7 ans; c'est vous dire que
« j'ai eu le temps de beaucoup voir, d'approfondir et de juger sainement.

« Du reste, lors de votre voyage à Carcassonne, vous avez assisté à nos
« réunions intimes, vous avez vu le guéridon se dresser sous ma main et sous
« celle de M. Doux, frapper un coup pour un A, deux coups pour un B, trois
« coups pour un C, et ainsi de suite. — Ces lettres réunies forment des mots,
« les mots des phrases, lesquelles constituent des dictées se formulant tantôt
« en prose, tantôt en vers.

« C'est à l'aide de ce procédé que sont écloses les fables et poésies diverses
« de l'Esprit frappeur.

« A qui me dira : *C'est impossible*, je dirai : *Cela est*.

« Que se passe-t-il donc dans ce phénomène? Le guéridon est une matière
« Inerte; seul il ne peut se mouvoir: il est plus difficile de supposer qu'il pense.
« Laissons donc le guéridon, qui ne peut jouer d'autre rôle que celui de la plume
« dans la main de l'homme.

« *Le mouvement du guéridon ne vient pas de moi: il faut donc le chercher*
« ailleurs.

« *La pensée produite n'est pas la mienne: donc cette pensée émane d'une intelli-*
« *gence qui n'est pas moi.*

« *Serais-je dupe de moi-même? Ceci est par trop fort! Je fais une question, la*
« *réponse m'arrive toute différente de celle que je supposais; je pensais blanc,*
« *on me répond noir, et cette réponse émane de moi? — J'obtiens souvent des*
« *pensées sur des matières qui ne sont pas du domaine de mes connaissances, et je*
« *pourrais me les attribuer!... Tout a des bornes, même l'absurde... »*

Il nous a semblé que M. Jaubert avait bien quelque voix au chapitre, en la circonstance. Nous permettrons-nous d'ajouter très sincèrement que le bon sens (de même que la spéciale compétence sur le cas) nous paraissent de son côté?

Quoi qu'il en soit, sur les expériences de M. Jaubert, nous pouvons opposer au commentaire de M. Flammarion le témoignage très net et très raisonné de M. Jaubert lui-même.

Quant aux expériences de Victor Hugo, nous pouvons opposer à l'opinion

de M. Flammarion, qui n'y assistait pas, l'opinion de Victor Hugo, qui y assistait. L'opinion de Victor Hugo, ce n'est point tout à fait une quantité négligeable. Les considérations que M. Flammarion fait valoir sont, à notre avis, très attaquables; mais nous ne pouvons ouvrir une discussion à ce propos sans reproduire les textes sur lesquels il argumente. La place nous manque aujourd'hui, et il nous faut renvoyer cette partie de notre étude au numéro prochain.

En même temps, nous concluons en jetant un dernier coup d'œil sur les proportions de l'incident, et non sans établir encore une fois nos positions vis-à-vis de nos vrais adversaires: ceux qui tantôt nous enveloppent d'un mouvement tournant, et tantôt foncent sur nous quand ils nous croient par terre, — ceux qui se vantent un peu trop tôt, dans l'ordre immortaliste comme dans l'ordre politique, de vendre la peau de la Révolution.

(A suivre).

J.-CAMILLE CHAIGNEAU.

CORRESPONDANCE

En faisant à M^{me} de Bezobrazow l'envoi de notre dernier fascicule (*L'Humanité intégrale* est en relations d'échange avec M^{me} de Bezobrazow depuis 1896), nous avons pensé qu'il était de bonne confraternité de l'accompagner d'une lettre personnelle, dont voici les termes :

Madame,

Le *Journal du Magnétisme* ayant annoncé que l'œuvre de la *Société uninationnaliste* prendrait désormais le titre d'œuvre de *L'Humanité Intégrale*, j'ai cru devoir, dans le numéro double 4-5 de *L'Humanité Intégrale* (bien en retard, mais qui vient de paraître), rédiger quelques mots, en toute courtoisie, pour obvier autant que possible à la confusion qui pourrait se faire dans l'esprit du public entre deux œuvres voisines, mais non identiques, et pour revendiquer — ce que vous trouverez, je pense, tout naturel — la priorité de l'expression *en tant que titre*.

Il y a là surtout une question de clarté.

La preuve, à un point de vue pratique, que la confusion est non seulement possible, mais inévitable, c'est que j'ai reçu tout dernièrement une coupure du *Courrier de la Presse* (1), motivée par la présence du titre *L'Humanité Intégrale* sur un texte de journal, et dont voici la teneur :

La Révolution religieuse du XIX^e siècle, courageuse conférence faite par M^{re} O. de Bezobrazow, au siège social de *L'Humanité intégrale*, dans le hall de la *Nouvelle Encyclopédie*.

(*Journal d'Asnières*, du 25 juin 1899.)

(1) On sait que *Le Courrier de la Presse* (21, boulevard Montmartre) adresse à ses clients tous les extraits qui les concernent, chaque fois que leur nom ou le nom de leurs œuvres se rencontre dans les journaux. — (N. D. L. R.)

Je suis donc certain, Madame, que vous comprendrez la nécessité où nous nous sommes trouvés, à *L'Humanité Intégrale*, de préciser encore une fois, et avec plus d'insistance, notre titre, pour sauvegarder de notre mieux l'autonomie, l'exacte pensée d'une œuvre qui nous tient à cœur ; œuvre à laquelle depuis longtemps déjà, et *sous un titre persévérant* (consacré d'ailleurs par le témoignage de M. Léopold Lacour) notre groupe s'est voué sans réserve, dans un persévérant effort.

Veillez agréer, Madame, l'expression de mes sentiments respectueux.

J.-Camille CHAIGNEAU,
6, rue de Douai.

Nous avons été amenés à reproduire cette lettre par la demande indirecte que nous fait M^{me} de Bezobrazow d'insérer sa réponse, dont voici le texte (tous les mots qu'elle a soulignés sont exactement imprimés en italiques) :

Neuilly-St-James, 7 Juillet 1899.

Monsieur,

L'aspect des mots se ressemble, mais que de gradations dans leur sens ! — J'ai appris le nom de l'Humanité Intégrale de la bouche du siècle, et j'ai désigné sous ce titre une libre propagande (1) sortant librement de la cause qui l'anime.

L'existence *absolument distincte* de cette même famille de vocables est attestée par titre même de ma Société, dont voici le timbre :

ŒUVRE DE L'HUMANITÉ INTÉGRALE
FÉMINISME SPIRITUALISTE

Ce titre, je l'espère, ne permet aucune confusion possible, s'il se trouvait des personnes aptes à confondre d'essentielles distinctions.

Permettez-moi, Monsieur, de vous rappeler ici que n'empruntant de personne l'idée qui m'appartient, je n'ai donné lieu de suspecter une équivoque. — *Si modeste soit-elle, je n'ai jamais parlé que par ma voix.*

Je conserve toute ma sympathie à l'organe que vous dirigez, et, sans juger de votre opinion, je crois devoir vous informer que la mienne me donnera souvent l'occasion d'employer le mot d' « Humanité Intégrale », comme vous pouvez d'ailleurs en juger par cette préface (2) et cette lettre dont vous ferez ce qu'il vous conviendra. — Je m'en remets à votre équité.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments distingués,

O. DE BEZOBRAZOW.

(1) Féminisme spiritualiste, Enseignement du spiritualisme social dans les établissements publics. — (Note annexe de la lettre de M^{me} de Bezobrazow).

(2) Il s'agit d'un texte joint à la lettre : « Avant-propos du 1^{er} volume de l'édition complète « Les Femmes et la Vie » (sous presse à la Société de publication, 23, rue Brunel, Francis Laur, éditeur. — C'est bien volontiers que nous annonçons l'ouvrage de M^{me} de Bezobrazow. — N. D. L. R.



M^{me} de Bezobrazow nous excusera si nous sommes obligés de compléter ou même de répéter ce que nous avons déjà dit.

Au sujet de l'« information » contenue dans le dernier alinéa de sa réponse, nous ne pouvons que reproduire ce passage de notre précédent fascicule (page 75): « Evidemment les mots appartiennent à tout le monde, et nous ajouterons même une fois de plus que nous sommes très honorés lorsque nous nous rencontrons avec d'éminents esprits dans une même combinaison de termes. »

Mais encore une fois, la question n'est pas là. Elle se trouve à peu près résumée dans cet autre passage: « *Lorsqu'il s'agit d'un titre, c'est-à-dire d'un drapeau, il y aurait plutôt avantage, croyons-nous, ainsi qu'il est généralement admis, à éviter le double emploi, car celui-ci ne peut être qu'au détriment du public...* » M^{me} de Bezobrazow nous répond que son titre est: « *Œuvre de l'Humanité intégrale. Féminisme spiritualiste.* » M^{me} de Bezobrazow ne doit pourtant pas ignorer que le public est simplificateur; et, sans discuter la logique de ce double titre, nous nous contenterons de faire remarquer que la tendance simplificatrice à réduire les titres à leur plus brève expression s'est doublement prouvée par le fait: 1^o dans le *Journal du Magnétisme et de la Psychologie*, où le nouveau titre de M^{me} de Bezobrazow est réduit à sa première partie: « *Œuvre de l'Humanité intégrale* » (1); 2^o dans le *Journal d'Asnières*, où cette partie se trouve elle-même réduite à son essentiel: « *L'Humanité Intégrale* » (2). J'ai signalé à M^{me} de Bezobrazow la confusion que le *Courrier de la Presse* avait faite et qu'il ne pouvait guère éviter. M^{me} de Bezobrazow croit devoir négliger cette preuve et affirmer que son titre ne permet aucune confusion possible. Les lecteurs apprécieront.

Nous n'avons pas « suspecté » une équivoque. Nous avons seulement constaté la possibilité d'une confusion; et, après avoir reçu la coupure du *Courrier de la Presse*, nous avons pu ajouter que la confusion était non seulement possible, mais inévitable.

En somme, nous n'avons eu en vue qu'un intérêt de clarté. Un titre, c'est comme un nom; c'est un signe adopté pour distinguer les œuvres entre elles, et il est généralement admis qu'il y a avantage pour tous à éviter le double emploi. Dans les œuvres d'harmonie principalement, la netteté différenciatrice des titres nous semble désirable, car l'harmonie est faite de variété et est d'autant plus puissante que les notes qui s'y accordent sont elles-mêmes plus nettes et ont moins à se garder de la confusion.

(1) Et ceci sous la signature même de M^{me} de Bezobrazow (V. le n^o du 20 Mai, p. 220 et 221).

(2) Même observation pour une note parue dans le *Spectateur* du 29 Juillet.

C'est dans cette même pensée que nous avons eu le devoir de revendiquer la priorité de l'expression « Humanité Intégrale » *en tant que titre*. M^{me} de Bezobrazow ayant passé ce point sous silence nous met dans la nécessité d'établir le bien-fondé de notre assertion (soit qu'il s'agisse d'un titre accidentel ou d'un titre permanent, en ce qui nous concerne, soit même, d'autre part et à la rigueur, qu'on assimile à un titre une vedette d'épigraphe).

C'est le 11 Mars 1890, à la « Société Parisienne des Etudes spirites », que personnellement je soulignai pour la première fois devant un public l'expression « *Humanité Intégrale* », en la prenant pour titre d'une conférence.

En 1893, à Liège, je fis encore une conférence sous le même titre. Celle-ci fut publiée par le journal *Le Flambeau* (de Jemeppe-sur-Meuse).

Enfin en Décembre 1895, *La Revue Immortaliste* annonçait: « En Janvier prochain paraîtra : L'HUMANITÉ INTÉGRALE, organe immortaliste (*L'Humanité intégrale*, c'est-à-dire l'Humanité complète, embrassant la totalité des vivants et des morts).— Devise : Amour et Liberté ! » Et, en effet, en Janvier 1896, paraissait le premier numéro de notre organe actuel.

D'autre part, en 1896, nous recevions, à titre d'échange, *La Revue des Femmes Russes* (organe du féminisme international), sous la direction de M^{me} O. de Bezobrazow, avec ces mots en épigraphe: « La véritable voie consiste à observer ». (A titre d'échange, M^{me} de Bezobrazow recevait *L'Humanité Intégrale*).

En Février 1897, *La Revue des Femmes Russes*, modifiant son titre, devenait *La Revue des Femmes Russes et des Femmes Françaises* (organe international de science, art, morale), et pour la première fois, à notre connaissance, portait ces mots, dont elle faisait sa nouvelle épigraphe, et que d'ailleurs nul article ne commentait: « *Humanité Intégrale!* »

Nous nous contentons de rappeler ces diverses dates, sans leur demander d'autre conclusion que d'établir (voir ci-dessus) le bien-fondé de notre assertion.

Il va sans dire que, si quelque antécédent nous échappait, nous sommes prêts à toute rectification équitable.

Pour « *L'Humanité Intégrale* »,

J.-CAMILLE CHAIGNEAU.

LIVRES ET REVUES

Ouvrages reçus et non encore mentionnés: *Les Flambeaux*, par Albert Perrin, à la Librairie de la *Revue Socialiste*, 78, passage Choiseul (poème dont il a déjà été parlé, mais non encore mentionné sous cette rubrique). — *Amours d'antan*, et *Méchant mari, doux amoureux*, deux contes par M^{me} Paul Grendel, édition de la *Revue des Flandres* 1899 (Lille). — *Historique du Mouvement pacifique*, par Edmond Potonié-Pierre (au « Bureau français de la Paix », 6, rue Favart, Paris, et chez l'auteur à Fontenay-sous Bois, Seine). — *Le Droit des Peuples*, Lettre à MM. les membres de la Conférence de la Paix de La Haye, par Lucien Le Foyer (V. Giard et E. Brière, libraires-éditeurs, 16, rue Soufflot). — *La Proposition de S. M. l'Empereur Nicolas II*, par H. Dunant, fondateur de l'Œuvre de la Croix-Rouge, promoteur de la Convention de Genève. — *Le Moulin du Père Gérôme*, par M^{me} Marie-Lovise Néron (Société libre d'Édition des gens de lettres, 30, rue Laffitte). — *L'Avenir ou Le nouveau Contrat social*, et *De l'Étude du bien, du mal, du libre arbitre*, par A. Berger-Bit (chez F. de Launay, 78, rue Taitbout). — *Liberté et Socialisme*, par E. Martineau, membre de la Société d'Économie politique de Paris (Extrait du *Monde économique*). — *L'arbre gnostique*, par Synésius (Fabre des Essarts), à la Librairie Chamuel, 5, rue de Savoie. — *Anarchie et Spiritualisme*, par Antonio de Nocera (H. Durville, éditeur, 23, rue Saint-Merri). — *La Paix*, par M^{me} Dulora de La Haye (Le Havre). — *Die Seherin (de) Ferriem* (Berlin).

Nouveaux échanges, reçus depuis la dernière mention: *La Ricerca*, periodico quindicinale di Scienze psichiche e morali (via Rugabella, 9, Milano). — *Revista da Sociedade psychica de São Paulo*, orgão trimensal de Estudos hermeticos (rua da Boa Vista, N. 42, S. Paulo, Brazil). — *Jerusalem*, orgam da Aug. e Resp. Loj. Cap. Fraternidade paranaense (Curityba, Brazil). — *El Pan del Espiritu*, periodico philo-pan-sophico (Casilla 146, Santiago de Chile). — *O Guia*, orgão do Espiritismo em Pernambuco (Brazil). — *El Carrionés* (Carrion). — *L'Art méridional*, revue mensuelle de littérature et beaux-arts (6, rue Deville, Toulouse). — *Les Cahiers occitans*, publiés sous les auspices du Comité d'action de la « Ligue Occitane », 17, rue Rollin. — *Revue critique de médecine et de chirurgie*, bi-mensuelle (31, rue Washington). — *L'Opinton médicale*, journal bi-mensuel (71, rue de Rennes). — *El Demòcrata*, semanario republicano, defensor de los ideales liberales (Ciudadela). — Mentionnons aussi, dans *Il Secolo XIX* (Genova), les intéressantes études psychiques du professeur M. T. Falcomer.

Rappelons *Les Petits Plaidoyers*, de Fontenay-sous-Bois (*Ligue du bien public et Solidarité des femmes réunies*), et, dans *L'Époque* (nouvelle adresse: 2, rue de Gretry), les chroniques d'Edmond Potonié-Pierre, où l'apôtre de la paix met toujours en œuvre sa belle devise: *Si vis pacem, para justitiam*.

(A suivre).

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 6, rue de Douai.

Troyes. — Imp. E. GAFFÉ